

# NOSTALGIES

« Attendre encore,  
et je partirai. »

[Armelle Trouche]

Au départ de l'exposition, il y avait pour moi l'envie floue de travailler sur le voyage, les voyages ; et en avançant dans cette aventure, je me rends compte que je conçois ma vie comme un état de voyage permanent, avec ses départs, ses arrivées, ses attentes, ses rencontres... Et que peut-être, d'ailleurs, cet état permet d'empêcher que la mélancolie s'installe.

L'idée, donc, du voyage, reliée à celle de la nostalgie, me ramène irrésistiblement à la ville de mon enfance : Marseille, « île entourée de mer et de montagnes ». Et par extension, au monde méditerranéen, une utopie en soi, un monde dans le monde, qui constitue pour moi un point d'ancrage et qui a sans doute été l'un des éléments fondateurs de ce que je suis aujourd'hui.

Marseille est une ville sans concessions. Une ville extrême, anarchique et anarchiste, dont une grande partie est constituée d'îles et de falaises calcaires, et qui malgré une histoire extraordinaire, ne présente que très peu de monuments ; parce qu'elle a toujours privilégié l'accueil à la conservation, évitant un rapport sclérosé au passé dont elle pourrait pourtant être fière. C'est une ville mystérieuse, peut-être parce qu'il n'y a rien à y comprendre. On y cherche en vain des repères imprimés par l'urbanisme des grandes villes européennes, or, comme ont pu l'écrire ceux qui la connaissent bien - les grands voyageurs, les exilés en transit qui sont venus s'y réfugier ou s'y perdre - elle est plus proche de ses voisines du bassin méditerranéen, et en particulier des villes de l'Orient ou du début de l'Afrique. Sa richesse n'est pas visible, mais on y sent partout la présence de l'histoire, le mélange des cultures, une diversité assumée et l'idée que tout y est possible.

Je sais aussi que Marseille est une ville clivante, j'ai pu observer qu'on l'aimait ou on la détestait sans demi mesure, et il n'est pas question d'en débattre ici ; le rapport personnel, voire intime que j'ai avec cette ville et ce qui l'entoure est constitué de souvenirs et de sensations qui m'appartiennent, je n'arrive d'ailleurs pas à démêler si mon attachement est relié au paradis perdu de l'enfance ou au « génie du lieu ». Mais ce qui est sûr, c'est que j'ai décidé d'être de là, de la Méditerranée.

La découverte du livre de Camus *Noces* suivi de *L'été*, à l'adolescence, a permis pour moi de mettre précisément les mots que je ne trouvais pas sur mon sentiment d'appartenance à ce monde méditerranéen. Je ne sais pas si cette lecture, à l'époque, a apaisé ou attisé ma nostalgie, mais je ressens aujourd'hui encore profondément la résonance de ces mots.

Dans le projet de cette exposition, il y a aussi l'envie de travailler avec Lina, parce qu'au delà de l'amitié qui nous lie, il me semble que nous partageons une même sensibilité artistique, et sans doute le fait de trouver dans la pratique créative une forme de consolation. Le sujet de la nostalgie nous est apparu comme un point commun évident, même s'il prend des chemins différents dans nos façons de l'aborder.

La Palestine, à l'autre bout du monde méditerranéen. Pour moi, ce sont des noms familiers, ceux de la « mythologie » chrétienne qui a baigné mon enfance ; j'ai pu m'y rendre en décembre 2009, non sans un léger sentiment de culpabilité par rapport à Lina, qui elle était interdite de séjour sur la terre de ses parents et ancêtres. Dans ce voyage, j'ai ressenti une certaine familiarité, une impression de déjà connaître les lieux, la douceur et la mélancolie si typique pour moi du monde méditerranéen.

Comme à Marseille, j'ai ressenti cette présence invisible du passé, d'une histoire si riche et pregnante ; et il m'est apparu qu'on essayait d'éradiquer ce passé, de le distordre à travers des constructions modernes, la recréation des territoires, mais surtout un morcellement, une « archipelisation » d'un pays si ancien... Comment se résigner à voir disparaître un large pan de notre histoire commune ?

Il n'est pourtant pas question ici, pour moi, de céder à la nostalgie, mais d'essayer au contraire de l'appriivoiser, de la transcender... Celà passe à travers les souvenirs de voyages, la contemplation des paysages que j'aime, que le bleu me permet de transfigurer.

Je fais le choix de ce bleu outremer, tranché ; c'est la couleur de la mer à certaines heures du jour, du ciel, l'hiver, par temps de mistral.

C'est le bleu d'au delà de la mer, ou de la mer à l'extrême.

Il agit comme un révélateur, un filtre magique, comme si tout pouvait se résoudre dans cette couleur profonde...

J'utilise ce bleu pour les calques grand format présentés ici ; légèreté et lumière que permet cette matière ordinaire. visions rêvées de la Méditerranée, d'un pays à venir (la Palestine), de la ville emportée par un grand souffle.

Dans cette exposition / voyage, je présente également des dessins accumulés au fil du temps, et ici, ceux en lien avec le monde méditerranéen. Pour moi, dessiner est un besoin de comprendre, d'aller au delà. Lorsque que je me pose, je capte intensément les lieux, les sensations, j'ai l'impression d'être en connexion absolue avec le paysage, dont je me rappelle précisément aujourd'hui encore.

La série de photos collecte pour moi les archétypes de la Méditerranée ; des images accumulées, lors de divers voyages, qui recréent un pays imaginaire et pourtant bien réel. L'essence de la Méditerranée, dans ses aspects solaires et sombres, avec partout, toujours, le bleu du ciel et de la mer.

Les « îles invisibles » font allusion aux *Villes invisibles* d'Italo Calvino, qui n'ont leur place sur aucun atlas et dont on ne sait à quel passé ou présent ou futur elles appartiennent.

L'idée de l'île est pour moi l'utopie méditerranéenne réalisée, un petit monde en soi, avec sa cartographie, ses reliefs à imaginer.